

**LES FOLIES
AMOUREUSES**
COMÉDIE



REGNARD, Jean-François
1696

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juillet 2011

LES FOLIES AMOUREUSES

COMÉDIE



Jean-François Regnard

M. DC. XVIV.

Représentée pour la première fois le mercredi 19
décembre 1996 au Théâtre de la rue des Fossés
Saint-Germain par le troupe de la Comédie française, et
avait été joué précédemment au Château de Berny.

Introduction

Cette comédie a été représentée, pour la première fois, le mardi 15 janvier 1704.

Il est très possible qu'un ancien canevas italien, intitulé, «La Finta pazza», «La Folle supposée», ait fourni à Regnard l'idée de cette comédie. Quoi qu'il en soit, on ne peut que lui savoir gré d'avoir adapté à notre théâtre un canevas informe, et d'avoir su faire une comédie très agréable, d'un sujet qui n'avait eu aucun succès sur le théâtre de l'Opéra, ni sur celui de la Comédie italienne.

Le premier opéra qui fut représenté en France était intitulé la «Festa teatrale della Finta pazza». Il fut exécuté en 1645, sur le théâtre du Petit-Bourbon : le cardinal Mazarin avait fait venir exprès des musiciens d'Italie. Cependant le succès de cet opéra ne fut que médiocre, malgré tous les soins que l'on se donna pour la réussite d'une entreprise que favorisait ce ministre.

Les comédiens italiens, lors de leur rétablissement (en 1716) firent l'ouverture de leur théâtre par La «Finta pazza», pièce italienne, qui est la même que celle qui avait été mise précédemment sur le théâtre de l'Opéra, et qui était du nombre des anciens canevas qu'ils apportaient d'Italie. Voici ce que dit à ce sujet un auteur du temps : «Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne étant prêt, les comédiens italiens en prirent possession le lundi 1er juin 1716, et représentèrent la Folle supposée. Cette pièce ressemble en partie aux Folies Amoureuses de Regnard, et à l'Amour médecin de Molière. Il y eut grand monde à cette première représentation ; mais il me parut que les trois quarts y étaient venus autant pour voir la salle que le spectacle, et ils eurent plus lieu d'être contents que ceux qui n'y étaient venus que pour voir la pièce» (dans la "Seconde lettre historique sur le nouvelle comédie italienne" par M. de Charoi). Il en résulte que cette pièce eut encore moins de succès sur ce théâtre, qu'elle n'en avait eu sur celui de l'Opéra.

Regnard a été plus heureux. Ce sujet, soit qu'il en fût l'inventeur, soit qu'il l'eût emprunté des Italiens, a eu beaucoup de succès entre ses mains. Sa pièce a été représentée quatorze fois dans sa nouveauté, a été souvent reprise, et est restée au théâtre.

Un vieux tuteur, amoureux et jaloux, qui tient sa pupille captive, est la dupe des stratagèmes que l'amour suggère à cette jeune prisonnière, qui parvient, malgré la vigilance de son argus, à sortir d'esclavage. Tel est le canevas usé de cette pièce, mais que Regnard a su rajeunir par l'art avec lequel il l'a traité.

Albert, personnage dur, quinteux, et bizarre, n'est point, comme l'ont dit quelques critiques (voir Histoire du Théâtre français, tome XIV. page 332.), un vieillard imbécile ; c'est un jaloux rusé, qui ne néglige aucune précaution pour s'assurer d'un objet dont il sait qu'il n'a pu gagner le cœur; c'est un homme méfiant à qui tout le monde est

suspect, et qui ne connaît pas de gardien plus sûr de sa maîtresse que lui-même.

S'il est la dupe de la feinte folie d'Agathe, on ne peut l'attribuer à l'imbécillité. La jeune personne joue ce personnage avec tant d'art, qu'Éraste lui-même s'y laisse tromper, et n'est au fait de la fourberie que lorsque sa maîtresse l'en a instruit par une lettre.

S'il croit aussi légèrement aux secrets merveilleux de Crispin, il faut avouer que la circonstance rend sa crédulité excusable. Pressé de chercher des secours au mal qui tourmente sa maîtresse, Albert saisit avec empressement tout ce qui se présente. Il n'est pas rare, dans de pareilles circonstances, de donner tête baissée dans les rêveries d'un charlatan. On a vu précédemment combien Albert avait fait peu de cas, et de la science, et du personnage.

Le rôle de Crispin n'est pas non plus celui d'un arlequin balourd ; il ressemble plutôt aux arlequins intrigants et rusés que Dominique a mis sur la scène : il n'est point inutile aux projets d'Agathe, ou plutôt il aide à les consommer. Ce rôle d'ailleurs est saillant, plein de gaieté ; on ne peut que lui reprocher de ressembler un peu trop aux autres valets que Regnard a mis sur la scène.

Le rôle d'Agathe, qui a paru le meilleur de la pièce, est sans contredit le principal, et celui que l'auteur a le plus soigné ; cependant c'est celui qui nous semble le plus défectueux. On doit s'accoutumer difficilement à la hardiesse d'une jeune fille de quinze ans, qui, sous prétexte de feindre l'extravagance, se permet les propos les plus durs et les plus injurieux contre son tuteur, les discours les plus libres et les moins mesurés à l'égard de son amant. Ce tuteur, il est vrai, est un homme haïssable ; mais si sa pupille ne ressent point pour lui d'amour, elle lui doit au moins quelque reconnaissance d'avoir élevé son enfance, quelque respect relativement à son âge. Une jeune personne qui se dépouille aussi facilement de ces sentiments perd beaucoup de l'intérêt qu'elle devrait naturellement inspirer.

L'auteur a senti ce défaut, et pour le diminuer, il a donné à Albert tous les défauts possibles : il n'en a pas fait un bonhomme simple et crédule, que sa simplicité aurait rendu quelque peu intéressant ; il n'a pas voulu qu'il fût possible de plaindre son jaloux : de cette manière il justifie, autant qu'il le peut, la conduite d'Agathe. Plus il rend pesant le joug de la servitude sous laquelle elle gémit, plus il autorise les ressorts qu'elle fait jouer pour s'en affranchir. Cependant, malgré tout son art, on sera toujours mal disposé pour une jeune fille capable d'une entreprise aussi hardie.

Dominique, fils du fameux Arlequin de l'ancienne troupe, a trouvé ce sujet théâtral, et l'a mis sur la scène italienne le 19 janvier 1723, sous le titre de la Folle raisonnable. Sa pièce a beaucoup de conformité avec «Les Folies Amoureuses».

Mme Argante se laisse éblouir par les richesses de M. Bassemine, et lui promet sa fille Silvia, déjà promise à Léandre. Pour rompre ce projet, Silvia feint de devenir folle : elle dit qu'Apollon l'attend sur le

Parnasse, qu'elle y doit souper avec lui ; ensuite elle se travestit en homme, et, sous l'habit d'un garçon, elle insulte Bassemine, et veut lui faire mettre l'épée à la main. Elle change bientôt de travestissement : on la voit paraître en pèlerine, et, sous prétexte d'aller en pèlerinage, elle fait ses adieux à la compagnie. Bassemine, que toutes ces extravagances intriguent et rebutent, retire sa parole et s'en va. Léandre alors se présente, il demande la main de Silvia, et l'obtient.

Tel est l'extrait de cette comédie peu connue, et qui n'est, comme on le voit, qu'une copie maladroite des «Folies Amoureuses». Si les deux poètes ont puisé dans la même source, il faut convenir que c'est avec un succès bien différent.

On rapporte, dans les «Anecdotes dramatiques», qu'a une reprise des «Folies Amoureuses», Melle Le Couvreur voulut jouer dans cette pièce le rôle d'Agathe ; mais comme elle ne savait pas jouer de la guitare, un nommé Chabrun, fameux maître de guitare, était dans le trou du souffleur, et accompagnait l'air italien, pendant que Melle Le Couvreur touchait à vide. Malgré ces précautions, on ne put faire illusion au public, et cela donna un petit ridicule à Melle Le Couvreur.»

Dans "Oeuvres de Jean François REGNARD suivies des oeuvres choisies de N. DESTOUCHES" à Paris Chez Auguste Desrez, Editeur, rue Saint Georges, 11. 1837.

PERSONNAGES du PROLOGUE

Monsieur DANCOUR.
Mademoiselle BEAUVAL.
Mademoiselle DESBROSSES.
MOMUS.
Monsieur DUBOCAGE.

PERSONNAGES de la COMÉDIE

ALBERT, jaloux, et tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Éraste.
LISETTE, servante de M. Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.

La scène est dans une avenue, devant le château d'Albert.





PROLOGUE

SCÈNE I.

Mademoiselle BEAUVAL, à ses camarades qui sont dans la coulisse.

Oui, je vous le soutiens, messieurs, c'est fort mal fait,
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper, c'est piller le public en effet ;
C'est voler avec confiance.
5 On vient ici dans l'espérance
D'un divertissement complet.
Depuis un mois votre affiche promet
Que de l'amour chez vous on verra les folies ;
En un besoin, je crois que ce sujet
10 Fournirait trente comédies ;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois actes seulement !
Fi, fi, c'est une extravagance.

Au public.

15 M'en croirez-vous, messieurs ? Reprenez votre argent
Avant que la pièce commence.

SCENE II.
Monsieur Dancour, Mademoiselle Beauval.

Monsieur DANCOUR.

Parbleu, vous vous chargez d'un soin bien obligeant.

Mademoiselle BEAUVAL.

Qu'est-ce à dire ?

Monsieur DANCOUR.

Eh ! Mademoiselle,

De quoi, diantre, vous mêlez-vous ?

Mademoiselle BEAUVAL.

Moi, monsieur, de quoi je me mêle ?

20 Hé ! Ne devons-nous pas nous intéresser tous
À faire réussir une pièce nouvelle ?

Monsieur DANCOUR.

Vous faites sans doute éclater
Un merveilleux excès de zèle
Pour la réussite de celle
Que nous allons représenter !

Mademoiselle BEAUVAL.

25 Moi, je n'y sais point de finesse ;
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plus tôt qu'une autre pièce,
Et que peut-être elle ennuiera.

Monsieur DANCOUR.

30 On ne peut louer davantage ;
C'est parler comme il faut en faveur d'un ouvrage :
L'auteur vous en remerciera.

Mademoiselle BEAUVAL.

L'auteur est mon ami ; je l'estime, je l'aime.

Monsieur DANCOUR.

Vous lui prouvez très bien, vraiment !

Mademoiselle BEAUVAL.

35 Sans doute. Je n'en veux pour juge que lui-même ;
Et s'il avait voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

Monsieur DANCOUR.

Hé ! Qu'eût-il fait ?

Mademoiselle BEAUVAL.

Il eût, premièrement,

40 Changé le titre de la pièce,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue ;
Et chacun, sitôt qu'on l'entend,
Porte indifféremment la vue
Sur toute sorte d'accident
Dont peut l'amoureuse manie
45 Embarrasser l'organe du génie
Le plus sage et le plus prudent.

Monsieur DANCOUR.

Mais à qui diantre avez-vous ouï dire
Tous les grands mots que vous répétez là ?

Mademoiselle BEAUVAL.

50 Comment donc, s'il vous plaît ! Que veut dire cela ?
Ma foi, monsieur, je vous admire !
Il semble aux gens, parce qu'ils savent lire,
Qu'on ne saurait parler aussi bien qu'eux.
Vous êtes de plaisants crasseux !

Monsieur DANCOUR.

55 Mille pardons, Mademoiselle ;
Je ne prétends point vous fâcher.
J'en sais la conséquence, et je ne veux tâcher
Qu'à finir au plus tôt la petite querelle
Qu'assez à contre-temps vous paraissez chercher.

Mademoiselle BEAUVAL.

60 Qui ? Moi, chercher querelle ! Eh bien, la médisance !
Parce que naturellement,
Avec simplicité je dis ce que je pense,
Que j'avertis le public bonnement
Qu'une pièce n'a rien du titre qu'on lui donne...

Monsieur DANCOUR.

Oui, vous êtes tout-à-fait bonne !

Mademoiselle BEAUVAL.

65 Eh bien ! Monsieur, pourquoi me chagriner ?
Vraiment, je vous trouve admirable !
On me fait passer pour un diable,
Moi, qui, comme un mouton, suis facile à mener.

Monsieur DANCOUR.

70 S'il est ainsi, laissez-vous donc conduire ;
Rentrez dans les foyers ; songez à commencer.

Mademoiselle BEAUVAL.

Commencer, moi ! Non, vous aurez beau dire.

Monsieur DANCOUR.

De grâce...

Mademoiselle BEAUVAL.

Là-dessus rien ne me peut forcer.

Monsieur DANCOUR.

Mademoiselle ! ...

Mademoiselle BEAUVAL.

Ah ! Oui, vous saurez m'y réduire !

Monsieur DANCOUR.

Quoi !...

Mademoiselle BEAUVAL.

Je ne jouerai point, Monsieur.

Monsieur DANCOUR.

Mais on dira...

Mademoiselle BEAUVAL.

75 Mais on dira, Monsieur, tout ce que l'on voudra.

Monsieur DANCOUR.

La bonne cervelle !

Mademoiselle BEAUVAL.

Il est drôle !

J'aurai chaussé ma tête, et l'on me contraindra ?

Ah ! Vous verrez comme on réussira !

Monsieur DANCOUR.

Si...

Mademoiselle BEAUVAL.

80 L'on me contredit ! Mais ce qui m'en console,
Jouera le rôle qui pourra.

Monsieur DANCOUR.

Mais si vous ne jouez, la pièce tombera :

Et pour ne point jouer un rôle,

Il faut avoir des raisons, s'il vous plaît.

Mademoiselle BEAUVAL.

J'en ai, Monsieur, une très bonne.

Monsieur DANCOUR.

Et c'est...

Mademoiselle BEAUVAL.

85 J'en ai, vous dis-je, et je ne suis point folle.
Je n'en démordrai point, en un mot comme en cent ;
Votre discours devient lassant ;
Vous me prenez pour une idole ;
Vous croyez me pétrir comme une cire molle ;
90 Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence est frivole.
Vous avez beau parler, prier, être pressant,
Je ne saurais jouer, j'ai perdu la parole.

Monsieur DANCOUR.

Il y paraît.

SCÈNE III.

**Monsieur Dancour, Mademoiselle Beauval,
Mademoiselle Desbrosses.**

Mademoiselle DESBROSSES.

Voici bien un autre embarras !
95 L'auteur, dans les foyers, se fait tenir à quatre ;
Il ne veut point laisser jouer sa pièce.

Mademoiselle BEAUVAL.

Hélas !

Mademoiselle DESBROSSES.

Oui, de quelques raisons qu'on puisse le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouera pas.

Mademoiselle BEAUVAL.

100 On ne la jouerait pas ! Hé ! Pourquoi, je vous prie ?
L'auteur l'entend fort bien ! Il serait beau, ma foi,
Que messieurs les auteurs nous donnassent la loi !
Oh ! Contre sa mutinerie,
Puisqu'il le prend ainsi, je me révolte, moi :
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la joue.

Mademoiselle DESBROSSES.

105 Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroue
Pour lui faire entendre raison.

Monsieur DANCOUR.

Mais peut-être en a-t-il quelques unes.

Mademoiselle BEAUVAL.

Lui ? Bon !

Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.

La pièce est sue ; il faut la jouer, vous dit-on.

110 Appuyez-vous, monsieur, ses raisons ?

Monsieur DANCOUR.

Pourquoi non ?

Vous m'avez déjà fait presque approuver les vôtres.

Mademoiselle BEAUVAL.

Mardienne, monsieur, finissez ;

Je n'aime pas qu'on me plaisante.

Avec votre sang froid...

Monsieur DANCOUR.

Que vous êtes charmante,

115 Lorsque vous vous radoucissez !

Mademoiselle BEAUVAL.

Je suis la douceur même ; et je ne me tourmente

Que quand les choses ne vont pas

Selon mes intérêts, ou selon mon attente.

Mais quand on me fâche, en ce cas

120 Je deviens vive, et je suis pétulante.

Monsieur DANCOUR.

Allez donc employer votre vivacité,

Et déployer votre éloquence,

Pour faire revenir un auteur entêté :

Mais, au moins, point de pétulance.

Pétulance : emportement avec
insolence. [F]

Mademoiselle BEAUVAL.

125 Mais d'où vient son entêtement ?

Mademoiselle DESBROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à décrier sa pièce ;

Qu'on n'a pour les auteurs aucun ménagement ;

Qu'un si dur procédé le blesse ;

Que l'un blâme son dénouement ;

130 Que vous, vous condamnez son titre.

Mademoiselle BEAUVAL.

L'auteur ment.

Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle

D'aller prôner mon sentiment ?

Ce sont bien là mes allures, vraiment !

Monsieur DANCOUR.

135 Pour cela, non ; mademoiselle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout-à-l'heure encore, au public seulement.
Mais ce n'est qu'une bagatelle.

Mademoiselle BEAUVAL.

Si je l'ai dit, je m'en dédis.
La pièce est bonne, et je la soutiens telle.
140 Diantre soit des censeurs et des donneurs d'avis,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles !
Puis, je ne sais ce que je dis.
Le dénouement est bon, le titre est à merveilles :
Car ce qui fait ce dénouement,
145 Ne sont-ce pas d'agréables folies,
D'ingénieuses rêveries,
Que fait imaginer l'amour dans le moment
Pour attraper un vieux amant ?

Monsieur DANCOUR.

Sans doute.

Mademoiselle BEAUVAL.

150 Eh ! Pourquoi donc est-ce qu'on le critique ?
Avec raison l'auteur se pique.
Sur ce pied-là le titre est excellent,
Et le sujet est tout-à-fait galant.
Cela réussira.

Mademoiselle DESBROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

Mademoiselle BEAUVAL.

155 De sottes gens qui ne peuvent se taire,
Qui font les beaux esprits, les savants connaisseurs.

Monsieur DANCOUR.

Laissez parler de tels censeurs.
On les connaît, on ne les croira guère.

Mademoiselle BEAUVAL.

C'est fort bien dit.

Mademoiselle DESBROSSES.

Est à présent de radoucir l'auteur. La grande affaire

Mademoiselle BEAUVAL.

160 Il ne tiendra pas sa colère.

SCÈNE IV.

Monsieur Dancour, Mademoiselle Beauval, Mademoiselle Desbrosses, Monsieur Dubocage.

Monsieur DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé ! Commençons de grâce ; allez vous habiller.
De nos débats le public n'a que faire.

Mademoiselle BEAUVAL.

Mais est-on d'accord là-derrrière ?

Monsieur DUBOCAGE.

165 Oui ; là-dessus, n'ayez point de souci.
Une personne fort jolie,
Qui paraît beaucoup notre amie,
Et qui l'est de l'auteur aussi,
Dans le moment vient d'arriver ici
170 Avec nombreuse compagnie :
Ils disent que c'est la folie ;
Et c'est elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis son nom au titre de la pièce,
Qu'au succès elle s'intéresse.
175 Mais je vois quelqu'un qui s'empresse
À venir de sa part pour vous mettre d'accord.

SCÈNE V.

Momus, Monsieur Dancour, Mademoiselle Beauval, Mademoiselle Desbrosses, MonsieurDubocage.

MOMUS.

Serviteur à la compagnie.
Des dieux de la mythologie
Vous voyez en moi le bouffon,
180 Momus, dieu de la raillerie,
Et, partant de la comédie
Le protecteur et le patron.

Mademoiselle BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de cérémonie ;
Soyez le bienvenu. Notre profession
185 Avec la vôtre a quelque ressemblance.
Gens de même condition
Font entre eux bientôt connaissance.

MOMUS.

Il est vrai, vous avez raison.
Là-haut je raille et je fais rire ;
190 Vous faites de même ici-bas :
Les dieux n'échappent point aux traits de ma satire ;
Et les hommes, je crois, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
195 Mettent du rapport entre nous.
Touchez là ; je suis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis et confrères.

Monsieur DANCOUR.

Seigneur Momus, votre divinité
À notre corps fait une grace entière :
200 Mais en vous avouant ainsi notre confrère,
Vous nous autorisez à trop de vanité.

Mademoiselle BEAUVAL.

Non, point du tout ; laissez-le faire.
Mais, dites-nous, avec sincérité,
Franchement, là... quelle heureuse aventure
205 Vous a fait venir dans ces lieux.
En faveur du plus grand des dieux
Venez-vous ménager quelque conquête sûre ?
Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh ! Pour cela, non, par ma foi.
210 Chacun là-haut a son emploi,
Et nous n'usurpons rien sur les charges des autres.
Nos rôles sont marqués ainsi que sont les vôtres,
Et de n'en point changer on se fait une loi.
Je voudrais bien troquer ma charge avec Mercure :
215 Il est bien plus aisé de servir deux amants
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mademoiselle BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre, peut-être ;
Et, sans trop vous flatter, je crois
220 Que vous êtes un fort grand maître
Et dans l'un et dans l'autre emploi.

Mademoiselle DESBROSSES.

Mais enfin quel dessein ici-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de sujets de médire
(Car vous savez que depuis quelque temps
225 Les dieux sont devenus d'assez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines),

J'ai résolu, malgré les périls et les peines,
De venir sourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y jouer la comédie.

Mademoiselle BEAUVAl.

230 Quelle diable de fantaisie !

MOMUS.

Dans ce dessein capricieux,
J'amène une troupe choisie.
J'ai pris avec moi la folie,
Et son futur époux, monsieur du carnaval,
235 De qui je suis un peu rival.
Chacun de nous doit, suivant son génie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
Et pour faire valoir mon talent comme vous.
240 Je crois qu'en ce pays (et soit dit entre nous)
Mon humeur vive et satirique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mademoiselle BEAUVAl.

Comment donc ! Merci de ma vie !
245 Vous venez, dites-vous, jouer la comédie !
Et, pour vous établir, vous choisissez ces lieux !
Croyez-moi, remontez aux cieux :
Nous ne gagnons pas trop, le temps est malheureux.
Je ne souffrirai point de concurrents semblables.
250 Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les dieux, et contre tous les diables,
Seule, je défendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié ;
255 Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourse commune :
Sinon, nouveaux comédiens,
Nous irons courir la campagne ;
Et si, malgré tous nos moyens,
260 Nous dépensons plus qu'on ne gagne,
Nous lèverons un opéra,
Qui peut-être réussira.
Nous jouerons des pièces nouvelles.
Nous avons des musiciens
265 Dont les voix sonores et belles
Ne sont point artificielles,
Et non pas des italiens,
De qui les voix ne sont ni mâles ni femelles.

Allusion aux voix de castrats qui ne
sont ni mâles ni femelles.

Mademoiselle BEAUVAl.

J'ai grande opinion de votre habileté :
270 Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en société,
Encor faut-il bien voir ce que vous savez faire.

MOMUS.

Vous pouvez à l'essai juger de nos talents.
Vous êtes, ce me semble, en peine ;
275 Et vous auriez besoin de quelque scène,
De quelques airs vifs et brillants,
Pour alonger votre pièce nouvelle ?

Monsieur DUBOCAGE.

Voilà le fait.

MOMUS.

Je ne veux que quelques moments
280 Pour préparer des divertissements
Dont le public, je crois, pourra se satisfaire.
Nous autres dieux, nous ne saurions mal faire.

C'est une bagatelle.

Mademoiselle BEAUVAL.

Tout dieux que vous soyez, je soutiens le contraire.
Le public a le goût si délicat, si fin,
285 Qu'avec tous vos talents, et votre esprit divin,
Ce ne sera pas peu que de pouvoir lui plaire.
Mais quel sujet choisirez-vous enfin ?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas, et j'en fais mon affaire.
Tout-à-l'heure, dans vos foyers,
290 J'ai trouvé des sujets pour mille comédies,
Nombre d'originaux de tous arts et métiers,
Dont on peut sur la scène extraire des copies :
Un marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air étaler ses appas :
295 Une savante à toute outrance,
Qui décide à tort, à travers,
Des auteurs de prose et de vers,
De l'Andrienne et de Térence :
Un abbé d'égal science,
300 Qui, dressant son petit collet,
D'un air présomptueux, et d'un ton de fausset,
Applaudit à son ignorance :
Un tas de ces faux mécontents
Et de la Cour et du service,
305 Qui se plaignent de l'injustice
Qu'on leur fait depuis si longtemps ;
Qui, prenant un autre exercice,
Et méprisant de vains lauriers,
Borment tous leurs exploits guerriers
310 À lorgner dans une coulisse
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle aussi n'est pas novice
À contre-lorgner de sa part.
Ne sont-ce pas là, je vous prie,
315 D'amples sujets de comédie ?

Térence : poète comique latin, né probablement à Carthage vers 200 avant JC, fut esclave du sénateur Terentius Lucanus, qui l'affranchit et lui fit donner une bonne éducation, et dont le poète prit le nom par reconnaissance. (...) On a de Térence six comédies. Molière a tiré les Fourberies de Scapin du Phormion et Baron a imité l'Adrienne. (...) [B]

Mademoiselle BEAUVAL.

Ah ! Tout beau, Monseigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaisanterie.

Mademoiselle DESBROSSES.

Nous souffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient ; vous aimez les écus :
320 Je n'en dirai pas davantage.
Et ce ne sont point eux aussi que j'envisage
Pour servir de matière au divertissement.
Nous vous donnerons seulement
Quelques chansons et gentilles gambades,
325 Que, du mieux qu'ils pourront, feront mes camarades ;
Quelque agréable petit rien,
Des amusantes bagatelles,
Qui font souvent de vos pièces nouvelles
Tout le succès et le soutien.

Gambade : saut ou posture qui se fait dans l'ardeur de la jeunesse par gaité et emportement.[F]

Monsieur DANCOUR.

330 L'imagination mérite qu'on la loue ;
Et la pièce, je crois, s'en trouvera fort bien.

Mademoiselle DESBROSSES.

Sur ce pied-là, l'auteur voudra bien qu'on la joue.

Mademoiselle BEAUVAL.

Commençons donc.

SCÈNE VI.

MOMUS, au parterre.

Messieurs, vous serez les témoins
De notre zèle et de nos soins.
335 Nous descendons exprès de la céleste voûte,
Pour vous donner quelques plaisirs nouveaux :
On ne fait pas ce chemin qu'il n'en coûte.
Il serait bien fâcheux qu'après tant de travaux,
Avec un pied de nez, et n'ayant pu vous plaire,
340 On vît rentrer dans la céleste sphère
Une troupe de dieux penauds.
Je vous fais donc, messieurs, très instante prière
(La prière d'un dieu n'est pas à rejeter)
De vouloir à ma troupe accorder grâce entière.
345 Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foi de dieu véridique,
Qui raille assez souvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine satirique
Vous n'exercerez point les traits.

350 C'est beaucoup, dans un temps où chacun, dans sa vie,
Fait pour le moins une folie.
Adieu, jusqu'au revoir. Surtout, vivons en paix.



ACTE I

SCÈNE I. Agathe, Lisette.

LISETTE.

355 Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.
Éraste est de retour.

LISETTE.

Éraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où savez-vous cela, madame, je vous prie ?

AGATHE.

360 J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon coeur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'est un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

365 J'étais à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Éraste pour me voir.

L'édition originale, celles de 1714, de 1728 et de 1731 portent "destin". On a substitué depuis à ce mot celui de "dessein", qu'on lit dans toutes les éditions modernes. (G.A. Crapelet, 1823)

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
370 Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir ; et vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
375 Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux ;
J'ai trop longtemps languï sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque ; et, quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
380 Comme je prétends vivre, et combien je le hais.

LISETTE.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable.
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,
J'aurais quelque repos. Mais, dans mon triste état,
385 Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore, il faudra que je crève.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
"Fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, descends ;
Fais bien la guerre à l'oeil ; ferme porte et fenêtre ;
390 Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paraître."
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où ;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un oeil, l'autre fait sentinelle ;
395 Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
400 Qu'Éraste est différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos coeurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des noeuds plus charmants,
De nous unir encor par ses engagements.
405 Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serais fille à prendre un parti violent ;
Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures,
410 J'irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh ! Sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
415 J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
La contrainte où je suis irrite mes désirs.
Présentement qu'Éraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du coeur, de l'esprit, du sens, de la raison,
420 Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! Votre vieux Cerbère est à la découverte ;
Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs ;
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,
425 Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embuscade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ; écoutons.

Cerbère : féroce gardien. Dans la mythologie, c'était le chien à trois têtes qui gardait l'entrée des Enfers.

SCÈNE II.

Albert, Agathe, Lisette.

ALBERT, à part.

J'ai fait dans mon château, toute la nuit la ronde,
430 Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grâce au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
435 Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
440 Je n'ai, par bonté d'âme, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sage les filles ;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puisent servir d'obstacle à tout effort humain.
445 Mais j'entends quelque bruit ; et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, bas.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE.

450 Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi. Mais à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

455 De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, à part.

460 Que ce serait bien fait !

ALBERT, à Lisette.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigues, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, à Albert.

465 Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend d'autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
470 Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand ;
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
475 Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
480 Si c'était âme ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
485 En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
Je n'y fus pas longtemps qu'aussitôt patatras !
Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
490 Lui font avec le nez mesurer les montées.
Soudain j'entends crier : à l'aide ! Je suis mort !
À ces cris redoublés, et dont je riais fort,
J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face ;
495 Et votre nez cassé me fit voir par écrit
Que vous étiez un corps, et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah ! Malheureuse engeance ! Apanage du diable !
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
Tu voulais me tuer avec ce trait maudit ?

Apanage : se dit aussi figurément en morale des choses qui ont de la suite et de la dépendance l'une de l'autre.[F]

LISETTE.

500 Non, c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE, le retenant.

Eh ! Monsieur, doucement.

ALBERT, à Agathe.

Vous pourriez bien ici,
505 Vous, la belle, attraper quelque gourmande aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît.

Gourmade : coup de poing donné en se battant. [F]

À part.

Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.

À Lisette.

Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, feignant de pleurer.

Juste ciel ! Quel arrêt !

Monsieur...

ALBERT.

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, riant.

Ah ! Par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,
510 De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon coeur !
Un écolier qui sort d'avec son précepteur ;
Une fille longtemps au célibat liée,
Qui quitte ses parents pour être mariée ;
515 Un esclave qui sort des mains des mécréants ;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme ;
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme ;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
520 En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! Puisqu'il est ainsi, je change de désir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
525 Tu resteras ici pour faire pénitence.

À Agathe.

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

Agathe rentre en faisant la révérence, Lisette en fait autant ; Albert la retient, et continue.

Demeure, toi ; je veux te parler sans témoins.

SCÈNE III.
Albert, Lisette.

ALBERT, à part.

Il faut l'amadouer ; j'ai besoin de ses soins.

Haut.

530 Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

535 Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

ALBERT.

540 Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe
J'ai, comme on doit avoir, l'âme un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
545 Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon âme,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fi ! Vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Eh ! Fi ! Fi ! Vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;

Donzelle : terme burlesque qui se dit
pour demoiselle, mais il est odieux, et
se prend ordinairement en mauvaise
part.[F]

550 Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen passé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruit l'espérance.

LISETTE.

555 Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que sais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilège ?
Dis donc, parle, réponds.

LISETTE.

560 Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit. Mon dieu, je ne dis rien ;

ALBERT.

Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne. Ne te mets point en peine.

LISETTE.

Ah ! Vous avez raison.

ALBERT.

565 Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pièges qu'on me tend mon âme est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissants rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
570 Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon desir, attacher la clôture.

LISETTE.

575 Qui ? Moi !

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paraisse être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raison, pourrait être alarmée
De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ;
Cela pourrait causer du refroidissement :
580 Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, et lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre,
Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

585 Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

LISETTE.

590 Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
595 Dont la moindre va droit aux petites-maisons.

Petites-maisons : on dit aussi qu'il
mettre un homme aux petites-maisons
quand il est fou ou quand il faut des
extravagances.[F]

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Sur la tête : il s'agit des cornes que
"portent" les maris trompés.

600 Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste :
Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,
Ils en auraient, parbleu, sur la tête et partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

605 Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

LISETTE.

610 Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon coeur voir à cent pieds sous terre ;

Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables,
615 Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV.

ALBERT, seul.

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis,
620 Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon coeur se propose.

SCÈNE V. **Albert, Crispin.**

CRISPIN, à part.

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
625 Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte.

ALBERT.

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bonjour, monsieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

En vérité, j'en ai le coeur bien réjoui.

Oui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
630 Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurais peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme universel.

J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
635 Comme bien d'autres font ; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et me sentant le coeur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
640 Un mien parent me fit apprenti maltôtier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne ;
Et j'étais miquelet dans les guerres d'Espagne.

Mousquet : arem à feu qu'on porte sur l'épaule, qui sert à la guerre, qui prend feu avec une mèche; (Dict. Furetière)

Flibustier : terme de marine. C'est un nom qu'on donne aux corsaires ou aventuriers qui courent les mers des antilles et de l'Amérique.
Miquelet :

ALBERT.

Voilà bien des métiers !

À part.

Du bas jusques en haut,
Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.

Haut.

645 Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, à part.

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connaissez mal ; j'ai d'autres soins en tête.
650 Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.
Des simples ?

Simple : c'est un nom général qu'on donne à toutes les herbes et plantes, parce qu'elles ont chacune leur vertu particulière pour servir d'un remède simple. (Dict. Furetière)

CRISPIN.

Oui, monsieur. Tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
655 Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère ;
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur
660 Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

Gravelle : Maladie des reins et de la vessie causée par quelque gravier qui s'y forme et qui y reste. (Dict. Furetière) (synonyme de "maladie de la Pierre")

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le châtelet.
665 Mais un jour, on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ? ...

CRISPIN.

Voyez la médisance !

Coche : Voiture posée sur quatre
roues, qui est en forme de carrosse, à la
réserve qu'il est plus grand et qu'il n'est
point suspendu. (Dict. Furetière)

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
En un certain bourbier j'aperçus certain coche :
670 En homme secourable aussitôt je m'approche ;
Et pour le soulager du poids qui l'arrêtait,
J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable :
675 Le prévôt s'en mêlait ; c'est pourquoi mes amis
Me conseillèrent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
680 Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanais, payé de ma personne.
Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone ?
Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux
Que voulez-vous enfin de moi ?

Crémone : ville de Lombardie, en
Italie.

Milanais : région de Milan en Italie.

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

685 Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

ALBERT.

Oui : mais il ne faut pas trop longtemps y rester.
Serviteur.

SCÈNE VI.

CRISPIN, seul.

Cet homme a bien de l'air d'un ours.

705 Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire :
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille, et j'aime à ferrailer.

Ire : l'un des sept pécher capitaux, mouvement de l'âme qui le porte à nuire à son prochain, à se venger de lui, quand il a fait quelque chose qui offense ou qui ne plaît pas. (Dict. Furetière) synonyme de colère.

SCÈNE VII. Éraste, Crispin.

CRISPIN.

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE.

Eh bien ! Quelle nouvelle,

710 Cher Crispin ? Dans ces lieux as-tu vu cette belle ?
As-tu vu ce tuteur ? Et vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

À vous dire le vrai, ce n'était pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
715 Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! Que ce Mont Cenis est un pas ridicule !
Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice, en ce trou si profond ?
720 Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

Mont Cenis : Montagne de Savoie où il y a un col qui permet de passer en Italie.

ÉRASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
725 Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise et qu'il fasse ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal, vaincra la résistance.

CRISPIN.

730 J'aurais pour le succès assez bonne espérance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours :

C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage :
735 Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,
Son image en mon coeur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
740 Nos deux coeurs, qui semblaient l'un pour l'autre être faits,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'enfer confondra,
Par avis de parents d'Agathe s'empara.
745 Je ne le connais point ; et lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connoissance.
On m'a dit qu'il était d'un très fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
750 Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siège ouvert ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
755 La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siège réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors ;
760 Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche ; aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut ;
765 On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille :
C'est de même à peu près quand on prend une fille ;
N'est-il pas vrai, monsieur ?

ÉRASTE.

À quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
770 Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,

Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

775 Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;
Et pour ne point donner des soupçons dangereux,
Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE VIII.

CRISPIN, seul.

780 Moi, comme ingénieur et chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie
Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt
À nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.



ACTE II

SCÈNE I.

ALBERT, seul.

Un secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme),
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder :
785 Cependant, n'en déplaît à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
790 De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier libre et seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
795 Holà, quelqu'un.

SCÈNE II.

Agathe, Lisette, Albert.

ALBERT.

Venez, sous ces arbres épais,
Pendant quelques moments, prendre avec moi le frais.

LISETTE, à Albert.

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
800 Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, à Albert.

Sous quelque autre climat que je sois avec vous,

805 L'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, à Agathe.

Mon coeur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

810 Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais désirs, et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
815 Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,
J'ai le coeur plus sincère, et je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivants ?
820 Il était des maris bien avant des couvents ;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, et la plus à la mode.
Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

825 En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre :
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paraissent pour moi d'un très grand avantage :
830 Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;

à Agathe.

Que mon coeur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire, et que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc !

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

835 Vous avez, s'il vous plaît, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton coeur,
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

840 Et pourquoi, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais, en récompense,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi ?

AGATHE.

Qui le sait ?
On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE, à Albert.

845 Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, à Agathe.

Après ce que j'ai fait, basilic, pour vous plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;
850 Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux ;
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux ;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
855 Et doit être emportée à la première toux :
À quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, parlasambleu, mériter cette haine,

860 Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt ; marchons sans tant parler.

SCENE III.

Éraste, Albert, Agathe, Lisette, Crispin.

Éraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.

ALBERT, à part.

865 Quel triste contre-temps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux, et sa sottise figure !

Haut, à Éraste.

Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi ?

LISETTE, bas, à Agathe.

C'est Éraste.

AGATHE, bas.

Paix donc, je le vois mieux que toi.

Éraste continue à saluer.

ALBERT.

870 À quoi servent, monsieur, les façons que vous faites ?
Parlez donc ; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue :
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
875 Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

880 Vous vous trompez, monsieur ; l'air qu'ici l'on respire
Est tout-à-fait malsain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE.

Hélas ! Rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

885 Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

890 Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

895 Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon oeil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards ; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon coeur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

900 Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi :
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée :
Votre chaise à présent doit être accommodée ;
Votre présence ici ne fait aucun besoin :
Partez ; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.

à Agathe et à Lisette.

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh ! Rentrez, vous dit-on.

ÉRASTE.

905 Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
910 Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie !

Agathe rentre.

SCÈNE IV.

Albert, Lisette, éraste, Crispin.

ALBERT, à Lisette.

Allons, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :
Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai
Que le ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
915 Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
À tout homme en ce lieu l'entrée est interdite :
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
920 Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin :
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

**ALBERT, lui mettant la main sur la bouche, et la
faisant rentrer.**

Ah ! Je t'arracherai ta langue de vipère.

SCÈNE V.
Albert, Éraste, Crispin.

ALBERT, bas.

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.
925 Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.

Haut.

Çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître :
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE.

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ÉRASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

930 Cela sera bientôt.

ÉRASTE.

J'en suis ravi dans l'âme.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes ! ...
935 J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah ! Que vous ferez bien ! Je suis si saoul des femmes ! ...
Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes
Se servent de main-mise un peu de temps en temps...

ALBERT.

940 Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu ;
945 Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle ;
Suivre partout ses pas ; l'enfermer, s'il le faut ;

Quand elle veut gronder, crier encor plus haut.
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
950 Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu grecs sur ces matières-là ;
Qui pourra m'attraper, bien habile sera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
955 Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux ;
960 Dans le fond de mon coeur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un coeur sensible et tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
965 Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle :
Sans relâche agité de fureur et d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
970 Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudrait qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
975 Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit,
980 Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écrirai tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, l'arrêtant.

Je vous suis obligé ; je m'en souviendrai bien.
985 Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire :
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments ;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCÈNE VI.
Lisette, Éraste, Albert, Crispin.

LISETTE.

990 Au secours ! Aux voisins ! Quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah ciel ! Est-il possible ?
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

995 Agathe...

ÉRASTE.

Eh bien ! Agathe ?

LISETTE.

Agathe, en ce moment,
Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle !

ÉRASTE.

Ah ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
1000 Ce maudit serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
1005 Elle tient des discours remplis d'extravagance ;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.

Griller : signifie encore, fermer une [g]rille [ouverture]. On fait griller les fenêtres de ce château. (Dict. Furetière)

1010 Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large calotte et votre grande robe ;
Puis prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différents airs en différent jargon.
Enfin, c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ÉRASTE.

1015 Qu'entends-je ? Juste ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

LISETTE.

1020 J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'était des hurlements qu'on ne peut exprimer :
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII.

Agathe, Albert, Éraste, Lisette, Crispin.

LISETTE.

Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

**AGATHE, en habit de scaramouche, avec une
guitare, faisant le musicien, chante :**

1025 Toute la nuit entière,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière.
Ah ! Qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
1030 Qu'il s'y rompe le cou ?

ÉRASTE, bas, à Crispin.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage !

CRISPIN, bas.

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE chante.

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?
1035 Vous êtes du métier ? Musiciens, s'entend ;
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant :
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de G ré sol ; et de plus, je m'en pique ;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
1040 Sur un certain duo , que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah ! Ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi ? Ne vous l'ai-je pas dit ?

Agathe chante un petit prélude.

CRISPIN.

1045 Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Eraste.

Touchez là, touchez là.

L'air que vous entendez est fait en a mi la ;
C'est mon ton favori : la musique en est vive,
1050 Bizarre, pétulante, et fort récréative ;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs et pressés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès longtemps au lit paralytique :
1055 Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois sages médecins venus dans la maison,
La garde, le malade, un vieil apothicaire
Qui venait d'exercer son grave ministère,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
1060 Se mirent à danser jusques au lendemain.

Rigaudon : danse.

CRISPIN, à éraste.

Voir une faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,
Cela doit être beau, monsieur !

ÉRASTE, bas, à Crispin.

Quoi ! Malheureux,
Tu peux rire, et la voir en cet état affreux !

AGATHE.

1065 Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge.

Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.

1070 Pouah ! C'est un diésis que j'avais dans la gorge.
Or donc, dans le duo dont il est question,
Vous y verrez du vif et de la passion :
Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.

Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Éraste.

Voilà votre partie ; et vous, voilà la vôtre.

Elle tousse pour se préparer à chanter.

CRISPIN.

1075 Écartons-nous un peu ; je crains les diésis.

LISETTE, à part.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Eh bien ! Je chanterai ;
1080 Et, si c'est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, ouvrant son papier, à part.

Une lettre, Crispin.

CRISPIN, bas, à éraste.

Ah ! Ciel ! Quelle aventure !
Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Cà, comptez bien vos temps, pour partir ; cette fois
C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, trois.

Charivari : bruit confus que font des gens du peuple pour faire injure à quelqu'un. (...) Se dit aussi ironiquement d'une mauvaise musique. (Dict. Furetière)

Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.

1085 Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons ?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire ?

ALBERT.

1090 Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,
Interrompre un concert où ta seule présence
Cause des contre-temps et de la discordance ?
1095 Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mêler au chant des tendres rossignols ?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage ?
Et jamais, dans les bois un sinistre hibou,
1100 Pour chanter un concert, sortit-il de son trou ?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, à Agathe.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie :
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade, il montre son savoir ;
1105 Qu'il fasse une musique, et prompte, et vive, et tendre,
Qui m'enlève.

LISETTE, à Crispin.

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est... comme qui dirait une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.

Bas à Agathe.

Nous n'avons pas un double.

Double : petite monnaie de cuivre
valant deux deniers. Il sert à exagérer
la pauvreté. (Dict. Furetière)

AGATHE, bas, à Crispin.

1110 Nous pourrions à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ÉRASTE, à Agathe.

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE, bas, à Crispin.

L'uccelletto,
No, non è matto,
1115 Che, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà ;
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.
Al dispetto
1120 D'un vecchio vrtuo,
E cercando di quà, di là,
L'uccelletto si salverà :
Ut re mi ; re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.

Elle sort en chantant et en dansant autour d'Éraste.

SCÈNE VIII.

Albert, Lisette, éraste, Crispin.

ALBERT.

1125 Lisette, suivons-la, voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCENE IX.
Lisette, éraste, Crispin.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! J'ai le coeur si saisi !
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

Elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.

SCÈNE X.
Éraste, Crispin.

ÉRASTE, ouvrant la lettre.

Il est entré. Lisons...

"Vous serez surpris du parti que je prends ; mais
l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque
jour, j'ai cru qu'il m'était permis de tout entreprendre.
Vous, de votre côté, essayez tout pour me délivrer de la
tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime."
"

1130 De tout ce que tu vois, et de cette folie ? Que dis-tu, je te prie,

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

1135 Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Et le plus prompt. Ce serait le plus sûr,

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains après cela...

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ÉRASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.

1140 Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un dessein... tu connais bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-dà.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :

Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.

1145 Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'hymen et l'amour.

SCÈNE XI.

Albert, Éraste, Crispin.

ALBERT, à Éraste.

Ah ! Monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
1150 Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous ?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grâce, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De sa science

Il a daigné tantôt me faire confidence :
1155 Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salubre...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière ! ...

ALBERT, à Crispin.

Ah ! Monsieur !

CRISPIN.

1160 De dire le chemin et l'heure qu'il était !
Refuser, lorsqu'on vous en priait,

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.
En nul lieu, de ma vie,

ALBERT.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant, sans lui donner secours ?

À Éraste.

1165 Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Tâche à guérir le mal que cette belle endure.
Crispin, je t'en conjure,

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.

À Albert.

Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi ! Vous pourriez ? ...

CRISPIN.

1170 Le remède qu'il est plus à propos de suivre...
Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation ;
Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCÈNE XII.
Éraste, Crispin.

ÉRASTE.

1175 Que veut dire cela ? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
1180 J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux ;
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables,
Et faisais tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon coeur
1185 Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile
1190 D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent ; qui nous en donnera ?

ÉRASTE, montrant sa lettre.

L'amour y pourvoira.

SCÈNE XIII.

CRISPIN, seul.

Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres-de-change.

L'amour y pourvoira.



ACTE III

SCÈNE I.

ÉRASTE, seul.

1195 Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son âme,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le dois,
1200 Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCÈNE II.

Albert, Éraste.

ALBERT, à part.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours ; tout accroît mon tourment.
1205 Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble ;
Son accès de folie à chaque instant redouble.

À Éraste.

Ah ! Monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science,
1210 Veut-il de ses secrets faire l'expérience ?
En l'état où je suis, je dois tout accorder ;
Et, lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
1215 La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre ;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre.
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
1220 En me développant la cause et les effets,
Qu'en vérité, je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre !
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ÉRASTE.

1225 Je ne garantis point sa science profonde,
Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trésors :
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
1230 Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire :
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
1235 Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCÈNE III.

Lisette, Éraste, Albert.

LISETTE.

Ah ciel ! Vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV.

Agathe en vieille, Lisette, Éraste, Crispin.

AGATHE.

Bonjour, mes doux amis : Dieu vous gard', mes enfants.
1240 Eh bien ! Qu'est-ce ? Comment passez-vous votre temps ?
Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie !
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits ;
Il faut se divertir, c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

1245 Je la trouve charmante ; et, malgré sa vieillesse,
On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! Vous me regardez ! Vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
1250 Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau ;

Je fais rubis sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.
Je vide gentiment mes deux bouteilles.

Faire rubis sur l'ongle : on dit
proverbialement éfaire rubis sur
l'ongle" lorsqu'en débauche on vide si
bien un verre, qu'il n'en reste qu'une
goutte qu'on verse sur l'ongle, et qui
est si petite, qu'elle ne s'écoule point,
quoi qu'on renverse le pouce. (Dict.
Furetière)

LISETTE.

Peste !

AGATHE.

Oui vraiment, du champagne encor, sans qu'il en reste.
1255 On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complète.

AGATHE.

Verdelet(te) : se dit figurément d'un
vieillard à qui il reste encore quelque
vigueur à son âge. (Dict. Furetière)

1260 Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, et qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est piètre marchandise,
Ils ne valent plus rien ; et pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser.

ÉRASTE, bas, à Albert.

1265 De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT, bas, à éraste.

Hélas ! Jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

À mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort :
Je ne paroîtrais pas la moitié de mon âge,
1270 Si l'on ne m'avait mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre sitôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
À vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
1275 À vingt-sept ans, j'avais déjà quatorze enfants.

LISETTE.

Quelle fécondité ! Quatorze !

AGATHE.

Oui, tout grouillants,
Et tous garçons encor ; je n'en avais point d'autres,
Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :
1280 Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,
Ils m'ont, jusqu'à présent, chicané mon douaire ?
Un douaire gagné si légitimement !

Douaise : biens qu'un mari assigne à sa
femme en se mariant, pour en jouir par
usufruit pendant sa viduité, et en
laisser la propriété à ses enfant. (Dict.
Furtière)

Chicaner : Faire des chicanes qui
allongent les procès, qui offusquent la
vérité. (Dict. Furetière) [sens moderne
: faire des disputes inutiles.]

ALBERT, à part.

Hélas ! Peut-on plus loin pousser l'égarement ?

LISETTE, à part.

1285 La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, à Albert.

J'aurais très grand besoin de quelque cent pistoles ;
Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

1290 Tu rêves, mon enfant : mais pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme :
Ne me refusez pas, de grâce, cette somme.

ALBERT, bas, à Éraste.

1295 Je veux flatter son mal.

ÉRASTE, bas, à Albert.

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, bas, à Albert.

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
À s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, bas.

D'accord.

LISETTE, bas.

1300 Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut ;
Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre ?

ALBERT, bas.

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.

Haut, à Agathe.

Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

AGATHE, prenant la bourse.

1305 Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :
Mais ce secours m'était tout-à-fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE.

1310 Que je veux vous servir, et de toute mon âme. Comptez aussi, madame,

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge, et demander justice.

À Albert.

1315 Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourments,
Quand elle a mis au jour de méchants garnements !

SCÈNE V.

Lisette, Éraste, Albert.

LISETTE, bas, à éraste, lui remettant la bourse.

Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, bas, à Lisette.

J'aurai soin du procès ; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, à Lisette qui sort.

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

1320 J'en répons corps pour corps, il est en bonne main. N'ayez point de chagrin ;

SCÈNE VI.
Albert, Éraste.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

SCÈNE VII.
Albert, Éraste, Crispin.

ALBERT, à Crispin.

1325 Eh ! Monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
«Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.»
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
1330 Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes
Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

Galien (Claude) : célèbre médecin grec, né à Pergame en 131 de JC, mort en 200, était fils de Nicon, habile architecte. (...) Galien est après Hippocrate le premier médecin de l'antiquité. (Dict. Universel d'Hist. et de Geo; Bouillet)

Hippocrate : le père de la médecine, né en l'an 460 avant JC, dans l'île de Cos. (...) Les principaux [traités] sont les traités de la Nature de l'Homme, où se trouve la théorie célèbre des quatre humeurs (sang, flegme, bile, atrabile) (...) (Dict. Universel d'Hist. et de Geo; Bouillet)

ALBERT.

1335 Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés, n'ayant nuls médecins,
1340 Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les siennes ;
Mais j'espère employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moi ? Si j'en ai guéri ? Ah ! Vraiment, je le crois.
1345 Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
1350 Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble ; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à-la-fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
1355 Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
Sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, l'arrêtant.

1360 Non, s'il vous plaît, monsieur, il n'en est pas besoin ;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCÈNE VIII.
Éraste, Crispin.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN.

Comment donc ?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le temps.
1365 Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter :
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

1370 Reposez-vous sur moi ; je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe !
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
1375 Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrais la guérir de cette maladie,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout évènement.
1380 Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main ?

ÉRASTE.

1385 Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère,
1390 Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCÈNE IX.

Lisette, Éraste, Albert, Crispin.

CRISPIN, à part.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! Messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à présent la tourmente.
1395 De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet excès fatal.
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimenterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
1400 Mon argent doit servir à lever des soldats ;
Elle veut m'enrôler.

SCÈNE X.

Albert, Éraste, Agathe, Lisette, Crispin.

AGATHE, en justaucorps, avec un bonnet de dragon.

Morbleu, vive la guerre !

Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prêt.

À Éraste.

Ah ! Marquis, en ce lieu

Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
1405 J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne ;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! Quel égarement !

AGATHE.

Parbleu ! Les officiers

Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
1410 Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles !
Celui qui m'a prêté son argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
1415 Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Partout où vous irez, je suis de la partie.

Bas, à Albert.

Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'amour.
1420 Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières ;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières.
Mais quoi ! Que voulez-vous ? Je ne suis point leur fait,
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
1425 La gloire est mon penchant, cette gloire inhumaine
À son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.

À Crispin.

1430 Amène mes chevaux. L'occasion est belle ;
Partons, courons, volons.

Éraste parle bas à Agathe.

CRISPIN, à Albert.

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

Albert surprend Éraste parlant bas à Agathe.

ÉRASTE, à Albert.

J'examinais ses yeux. à ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
1435 Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs !
1440 Enfants, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressent ici l'horreur et le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon :
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
1445 Les coquins n'oseraient soutenir notre vue.
Ah ! Maraude, vous fuyez ! Non, point de quartier ; tue.

Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.

CRISPIN.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien ; je la vois qui repose.

Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Éraste parle bas à Agathe.

1450 Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISSETTE.

Comment ! La pauvre fille est-elle possédée !

CRISPIN.

1455 Ce démon violent, dont il la faut sauver,
Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,

Je vous répondrais bien...

ALBERT.

1460 Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.
Lisette est un sujet

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, à Crispin.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

1465 Malepeste ! Ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne saurait agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance,
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ÉRASTE, à Albert.

1470 Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet ; et je crois
Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

1475 Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Moi, je veux vous confondre,
Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! Non ; comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.

À Albert.

1480 Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

*Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amants, en disant,
Microc, salam, hypocrata.*

AGATHE, se levant de son fauteuil.

Ciel ! Quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

ÉRASTE, se levant.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

AGATHE.

1485 Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !
Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !
Quel dragon me poursuit ! Ah ! Traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

Il poursuit Albert l'épée à la main.

CRISPIN, se mettant au-devant d'Éraste, à Albert.

1490 Ah ! Monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, retenant Éraste.

Aux accès violents dont son coeur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.

1495 Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, de même.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, tirant sa clef.

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
1500 Lisette, tiens ma clef ; va, cours vite là-haut ;
Prends la fiole où...

LISETTE.

Je crains en ce désordre extrême,
De faire un quiproquo ; vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, de même.

Courez donc au plus tôt. Laissez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir ?

LISETTE, poussant Albert.

1505 Allez vite ; allez donc.

ALBERT, sortant.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XI.

Éraste, Agathe, Lisette, Crispin.

ÉRASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

1510 Vive, vive Crispin ! Et vivat la folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII.

ALBERT, seul, tenant une fiole.

J'apporte un élixir d'une force étonnante...
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante ?
1515 Lisette ! Agathe ! Ô ciel ! Tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur ! À la force ! Au secours ! Je succombe.
Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit ;
1520 Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! Maudite bouteille, et vieillard trop crédule !
Allons, suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
1525 Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].